

LIVRE  
DE SAINT BERNARD, ABBÉ  
SUR LA  
LOUANGE DE LA NOUVELLE MILICE  
ADRESSÉ  
AUX SOLDATS DU TEMPLE



## PROLOGUE

---

*À Hugues<sup>1</sup>, soldat du Christ, et maître de sa milice, Bernard, abbé de Clairvaux  
de nom seulement : combattez le bon combat.*

Mon cher Hugues, vous m'avez prié à plusieurs reprises de composer, pour vous et vos frères, une exhortation, et de tourner ma plume contre l'ennemi qu'il m'est défendu d'attaquer avec la lance. Vous ajoutiez que je vous serais d'un grand secours si j'aidais de mes lettres ceux que je ne puis seconder avec les armes. Si j'ai tardé à le faire, ce n'est pas par mépris pour votre supplique : je craignais d'y

acquiescer avec légèreté et précipitation, en me chargeant, dans mon inexpérience, d'une tâche qu'un plus habile pouvait mieux remplir, et en rendant moins utile une œuvre nécessaire. Mais, me voyant trompé dans une attente déjà longue, et craignant qu'on n'accusât ma bonne volonté plus que ma capacité, j'ai fait ce que j'ai pu : le lecteur jugera si j'ai réussi. Si mon travail ne plaît pas à tout le monde ou s'il semble incomplet, peu m'importe : j'ai répondu à vos désirs selon mes forces.

<sup>1</sup> Hugues de Paganis, premier grand-maître du Temple.



# LIVRE

DE SAINT BERNARD, ABBÉ

SUR

## LA LOUANGE DE LA NOUVELLE MILICE

APRÈS

AUX SOLDATS DU TEMPLE <sup>1</sup>.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

#### ÉLOGE DE LA NOUVELLE MILICE.

1. Un nouveau genre de milice vient de s'établir sur la terre et dans le pays visité par Celui qui s'est levé d'en-Haut et s'est montré dans la chair. Le lieu d'où sa puissante main a expulsé les princes des ténèbres est aussi celui où ses vaillants extermineront les satellites de l'enfer, les fils dispersés de l'incrédulité. Ainsi, aujourd'hui encore, il rachète son peuple et il nous ménage un puissant moyen de salut dans la maison de David, son serviteur. Voici, dis-je, un genre de milice nouveau et inconnu jusqu'ici, dans lequel on combat doublement, et contre la chair et le sang, et contre les puissances spirituelles et malfaisantes. Lutter avec les seules forces corporelles contre un ennemi corporel n'est ni extraordinaire ni rare ; guerroyer avec l'énergie de l'âme contre les vices et les démons, c'est chose digne d'éloges, mais qui n'a rien de surprenant, puisque le monde est rempli de moines. Mais, quand l'homme unit ces deux vies, ceint sa vaillante épée, se décore de son noble baudrier, comment ne pas admirer ce qui est évidemment si rare ? C'est un intrépide soldat protégé de toutes parts celui qui revêt son corps d'une armure de fer et son âme de

la cuirasse de la foi. Couvert de ces armes, il ne redoute ni homme ni démon. Il n'appréhende pas la mort, lui qui désire mourir. Et que peut-il craindre dans la vie ou dans la mort, lui pour qui Jésus-Christ est la vie, et la mort un gain ? Il demeure de grand cœur et avec confiance ici-bas, mais il soupire après l'heure de sa dissolution qui le réunira au Christ : condition bien préférable à la première. Avancez donc résolument, soldats de Jésus-Christ ; repoussez avec intrépidité les ennemis de la Croix, et soyez assurés que ni la vie ni la mort ne sauraient vous séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ ; dans tous les périls, dites-vous à vous-mêmes : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur* <sup>1</sup>. Quelle gloire quand ils reviennent vainqueurs du combat ! Quelle félicité quand ils meurent martyrs dans la lutte ! Réjouis-toi, athlète généreux de vivre et de vaincre dans le Seigneur : mais réjouis-toi davantage si la mort te réunit à lui ! La vie a ses fruits, et la victoire sa gloire : mais une mort sainte l'emporte sur tout. Gar si bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur, ceux qui meurent pour lui ne le sont-ils pas davantage !

2. Qu'elle arrive sur un lit ou sur un champ de bataille, la mort des saints est toujours précieuse devant Dieu. Mais si elle arrive dans un combat, son prix s'accroît avec

<sup>1</sup> Voir tome I<sup>er</sup>, *Vie de S. Bernard*, pag. 92, l'occasion et la date de cet opuscule.

<sup>1</sup> Rom., XIV, 8.

sa gloire. Que la vie est sûre quand la conscience est pure ! Oui, quelle vie sûre quand on attend la mort sans la craindre, quand on la souhaite même doucement, et qu'on la reçoit pieusement ! O milice vraiment sainte et à l'abri des deux périls qui menacent les soldats, quand Jésus-Christ n'est pas la cause pour laquelle ils combattent ! En effet, toutes les fois que vous en venez aux mains, vous engagé dans la milice séculière, vous avez à craindre ou de ravir à l'ennemi la vie corporelle, et à vous-même la vie de l'âme : ou d'être tué par votre adversaire dans votre corps et votre âme. Car c'est aux dispositions du cœur plutôt qu'à l'issue du combat qu'il faut mesurer le péril ou la victoire du chrétien. La cause du combattant est-elle bonne ? le résultat de la lutte ne peut être mauvais, comme la fin de la guerre ne saurait être jugée bonne si la cause n'en est pas juste, ni l'intention droite. Vous aviez la volonté de tuer : vous êtes tué ; vous mourez homicide. Vous avez le dessus, et vous tuez dans le désir de vaincre et de vous venger : vous vivez homicide. Mais, vivant ou mort, vainqueur ou vaincu, ce n'est pas un profit d'être homicide. Malheureuse la victoire qui vous élève au-dessus d'un homme et qui vous assujettit à un vice. Si la colère ou l'orgueil vous dominent, vous vous glorifiez vainement d'avoir vaincu un homme. Il en est cependant qui tuent pour se sauver, plutôt que par l'ardeur de la vengeance ou l'orgueil de la victoire ; mais ce n'est pas encore là une bonne victoire, quoique de deux maux, la mort corporelle ou la mort spirituelle, le premier soit le moindre. La mort physique n'entraîne pas celle de l'âme, tandis que l'âme qui pèche est frappée de mort.

## CHAPITRE II.

### DE LA MILICE SÉCULIÈRE.

3. Quelle est donc la fin, quel est le fruit de cette milice ou plutôt de cette malice séculière, si celui qui donne la mort pèche mortellement, et si celui qui la reçoit périt éternellement ? Car, pour user des paroles de l'Apôtre, *et celui qui laboure doit labourer, et celui qui foule doit fouler, dans l'espérance de recueillir quelques fruits*<sup>1</sup>. Quelle erreur étonnante, ô soldats, quelle fureur insoutenable, de combattre avec tant de fatigues et de frais, pour ne recueillir que la mort ou le crime ! Vous couvrez vos

<sup>1</sup> 1 Cor., ix, 40.

chevaux de soie, vous les entourez de je ne sais quelles étoffes qui flottent autour d'eux ; vous peignez vos lances, vos boucliers, vos selles ; vous entourez d'or, d'argent et de pierreries, les mors et les éperons. Et avec cette pompe, saisis d'une honteuse fureur et d'une intrépide stupeur, vous courez à la mort<sup>1</sup>. Sont-ce là des insignes guerriers ou des ornements de femmes ? Est-ce que le trait de l'ennemi respectera cet or, épargnera ces pierreries ou sera arrêté par la soie ? Vous en avez fait souvent l'expérience : trois choses sont nécessaires au soldat vaillant, l'adresse et la prudence pour se conserver, la célérité pour courir, la promptitude pour frapper ; et vous, au contraire, vous voilez vos yeux en nourrissant votre chevelure à la façon des femmes ; vous embarrassez vos pieds dans de longues et larges robes ; vous ensevelissez vos mains délicates et tendres dans des manches amples et flottantes. Ajoutez à cela les terreurs de conscience inspirées par les motifs légers et frivoles qui ont poussé à une si périlleuse milice. Car ce qui allume la guerre entre vous et suscite vos querelles, c'est une colère déraisonnable, c'est le désir d'une vaine gloire ou la cupidité qui aspire à une possession terrestre. Or, est-on en sûreté quand on donne la mort ou qu'on périt pour de pareilles causes ?

## CHAPITRE III.

4. Pour les soldats du Christ, ils combattent les combats du Seigneur en toute sûreté, sans avoir à craindre le péché, s'ils tuent l'ennemi, ni le péril, s'ils sont tués ; car la mort qu'on donne ou qu'on endure pour le Christ n'est pas coupable et mérite une grande gloire<sup>2</sup>, puisque la première sert Jésus-Christ, et l'autre le donne. Jésus-Christ, en effet, agréé volontiers la mort d'un ennemi dont on tire juste vengeance, et se donne plus volontiers à son soldat comme une consolation. Le soldat de Jésus-Christ tue donc avec sûreté, et il meurt avec plus de sûreté encore. En mourant, il sert ses propres intérêts ; en donnant la mort, il sert ceux du Christ, car ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive. Il est le ministre de Dieu pour châtier les méchants et protéger les bons. Quand il ôte la vie à un méchant, il n'est pas homicide : il est le vengeur du Christ sur ceux qui commettent le mal, et le défenseur des chrétiens.

<sup>1</sup> La règle des Templiers défendait tout ce luxe ; ch. xxxvii, 38. — <sup>2</sup> « Les frères du Temple sont à peu près les seuls qui fassent des guerres légitimes », disait Jean de Salisbury. Polycrat., liv. VII, ch. xxi.

Vient-il à périr ? il n'est pas mort, il est parvenu au terme. La mort qu'il donne est le profit du Christ ; celle qu'il reçoit est la sienne. Le chrétien se glorifie de la mort d'un payen, parce que Jésus-Christ lui-même en est glorifié ; la mort d'un chrétien met à jour la libéralité de Jésus-Christ, puisque le soldat n'est tiré de cette vie que pour recevoir sa récompense. Le juste se réjouira donc toujours à son occasion en voyant la vengeance divine. Et de lui l'homme dira : *Oui, il y a des fruits pour le juste, et il est un Dieu qui leur rend justice sur la terre*<sup>1</sup>. Il ne faudrait pas cependant tuer les payens si on pouvait les arrêter autrement et les empêcher d'attaquer et d'opprimer les fidèles. Mais maintenant mieux vaut les détruire que de laisser les pécheurs écraser les justes, dans la crainte que les justes aussi n'étendent leurs mains vers l'iniquité.

5. Eh ! quoi ? si l'usage de l'épée est totalement interdit au chrétien, pourquoi donc le héraut du Sauveur prescrit-il seulement aux soldats de se contenter de leur paye<sup>2</sup>, au lieu de leur interdire tout à fait la milice ? Mais si cela est permis, du moins à ceux qui ont été établis dans ce but, et qui n'ont pas embrassé une profession plus parfaite, à qui ce droit appartient-il plus justement qu'aux mains qui gardent la ville de Sion pour notre défense commune, afin que l'expulsion des transgresseurs de la loi laisse entrer la nation sainte, fidèle dépositaire de la vérité ? Qu'on chasse donc les payens qui veulent la guerre ; qu'on retranche ces peuples qui jettent parmi nous le trouble ; que tous les ouvriers d'iniquité disparaissent de la cité de Dieu : ils brûlent de ravir au peuple chrétien les richesses inestimables déposées à Jérusalem, de souiller une terre sainte et de posséder en héritage le sanctuaire de Dieu. Que les fidèles tirent donc contre eux le double glaive<sup>3</sup>, pour détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, qui est la foi des chrétiens, et que les gentils ne disent pas : *Où est leur Dieu*<sup>4</sup> ?

6. Leur expulsion ramènera dans son héritage et sa maison Celui qui, irrité, disait dans l'Évangile : *Voilà que votre demeure deviendra déserte et abandonnée*<sup>5</sup>, et qui fait entendre cette plainte par le Prophète : *J'ai délaissé ma maison et mon héritage*<sup>6</sup>. Il réalisera cette prophétie : *Le Seigneur a racheté son peuple et l'a délivré ; ils viendront se réjouir sur la montagne de Sion dans*

*les biens du Seigneur*<sup>1</sup>. Tressaille, ô Jérusalem, et reconnais le temps de ta visite ; chantez et louez Dieu, déserts de Jérusalem, car le Seigneur a consolé son peuple, il a racheté la cité sainte : il a préparé son bras sous les yeux des peuples. Tu étais tombée, ô vierge d'Israël, et il n'y avait personne pour te relever. Lève-toi, maintenant, lève-toi de la poussière, fille de Sion captive. Oui, lève-toi ; tiens-toi en haut, et vois la félicité qui t'arrive de ton Dieu. On ne t'appellera plus délaissée ; la terre que tu habites ne sera plus désolée : car le Seigneur a mis en toi ses complaisances, et voilà que tu seras habitée. Porte les yeux autour de toi, et vois tous ceux qui se rassemblent pour aller vers toi. C'est le ciel qui t'adresse ce secours : et par lui va se réaliser cette antique promesse : *Je te rendrai l'orgueil des siècles, et leur joie de génération en génération : tu sucreras le lait des nations, et tu seras allaitée à la mamelle des rois*<sup>2</sup>. Comme une mère console ses fils, ainsi je vous consolerais dans Jérusalem<sup>3</sup>. Voyez-vous comme la nouvelle milice trouve son approbation dans ces appels antiques, et comme nous voyons réalisé dans la cité de Dieu des vertus ce que nous avons ouï dire ? Cependant, l'interprétation littérale ne doit pas nuire au sens spirituel, qui nous fait espérer pour l'éternité, toutes les promesses prophétiques que nous avons appliquées à ce temps. Il ne faut pas que le spectacle qui frappe nos yeux fasse évanouir notre foi : qu'une faible réalité diminue les richesses de l'espérance, ni que le présent nous prive de l'avenir. La gloire temporelle de la cité terrestre consolide les biens célestes au lieu de les détruire, pourvu que nous voyions en elle une figure assurée de notre mère qui est au ciel.

#### CHAPITRE IV.

##### DE LA VIE DES SOLDATS DU CHRIST.

7. Mais pour l'exemple, ou plutôt pour la confusion des soldats qui sont au service du démon et non de Dieu, décrivons brièvement les mœurs et la vie des chevaliers du Christ, et leur conduite à la guerre, afin de montrer la différence de la milice divine et de la milice séculière. Premièrement, la discipline les accompagne partout, jamais l'obéissance n'est méprisée, car, au témoignage de l'Écriture, *le fils indiscipliné périra*<sup>1</sup>, et c'est une espèce de magie de ne vouloir pas se soumettre, et résister, c'est le

<sup>1</sup> Ps. LVII, 12. — <sup>2</sup> Luc, III, 44. — <sup>3</sup> V. de la Consolation, liv. IV, ch. III, n° 7. — <sup>4</sup> Ps. CXIII, 12. — <sup>5</sup> Matth., XXIII, 38. — <sup>6</sup> Jérém., XII, 7.

<sup>1</sup> Jérém., XXXI, 11, 12. — <sup>2</sup> Isaïe, LX, 15, 16. — <sup>3</sup> Ibid., LXVI, 13. — <sup>4</sup> Eccli., XXI, 3.

*crime de l'idolâtrie*<sup>1</sup>. On va et on vient à la voix de celui qui commande, on met l'habit qu'il donne, on n'a point d'autre vêtement ni d'autre nourriture que ce qu'on reçoit de lui. Dans le régime de vie et la manière de s'habiller, on fuit toute superfluité, on se borne au nécessaire. On vit ensemble dans une douce charité et dans la sobriété, sans femmes et sans enfants. Et afin de pratiquer la perfection évangélique, les chevaliers habitent ensemble, n'ayant rien en propre, et attentifs à conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Vous diriez que toute cette multitude d'hommes n'a qu'un cœur et une âme, tant chacun est empressé de suivre non sa volonté personnelle, mais la volonté de celui qui commande. Jamais ils ne demeurent oisifs, ou n'errent çà et là conduits par la curiosité. Quand ils ne sont point à la guerre (ce qui est rare), pour ne point manger indignement leur pain, ils réparent leurs armes et leurs vêtements, renouvellent les objets vieillissés, les remettent en ordre, et font tout ce que leur prescrit ou la volonté du maître ou la nécessité. Parmi eux aucune distinction de personne; on a égard à la vertu et non à la noblesse. Ils se préviennent d'honneur, ils portent mutuellement leurs fardeaux, et accomplissent ainsi la loi de Jésus-Christ. Toute faute est punie: parole légère, action inutile, rire immodéré, murmure même léger. Ils détestent les échecs et les dés, ont en horreur la chasse aux bêtes et aux oiseaux. Les mimes, les faiseurs de tours, les comédiens, les chants bouffons, les spectacles, tout cela est, à leurs yeux, vanités et folies qu'ils dédaignent. Ils se coupent les cheveux, sachant que selon l'Apôtre, c'est une honte pour l'homme de nourrir sa chevelure. Point de parure, rarement de bains; on les voit plus souvent la chevelure en désordre et tout couverts de poussière, bronzés par leur cuirasse et par la chaleur.

8. A l'approche de la guerre, ils se revêtent de foi au dedans, au dehors de fer et non d'or, afin qu'armés plus qu'ornés, ils jettent la terreur parmi les ennemis, sans exciter leur avarice. Ils aiment des chevaux vigoureux et rapides, car ils cherchent le combat et non une parade, la victoire et non la gloire, et ils sont plus jaloux d'exciter l'effroi que l'admiration. Ensuite sans trouble, sans impétuosité désordonnée, sans emportement léger, mais avec prudence et avec précaution, ils se mettent en rang et en bataille, à l'exemple de leurs devanciers d'Israël. Vrais Israélites, en effet, ils

<sup>1</sup> 1 Rois, xv, 23

marchent pacifiques au combat. Mais une fois la lutte commencée, ils laissent à cette douce attitude et semblent s'écrier : *Seigneur, n'ai-je pas une haine profonde pour ceux qui vous haïssent, et vos ennemis n'excitent-ils pas mon indignation*<sup>2</sup>. Ils se jettent sur leurs adversaires comme des lions sur des brebis, et, malgré leur petit nombre, ils ne redoutent ni la multitude ni la férocité des barbares. Ils ne comptent pas sur leur force; c'est du Dieu des armées qu'ils attendent la victoire, car ils croient, selon la maxime de Judas Macchabée, qu'il lui est facile de livrer en quelques mains un ennemi nombreux, de renverser indifféremment un petit nombre ou un nombre considérable, car la victoire ne dépend pas de l'étendue de l'armée, mais de la bravoure qui vient du ciel<sup>3</sup>. C'est ce qu'ils ont souvent expérimenté, en sorte qu'un d'entre eux a poursuivi mille ennemis, et deux en ont mis dix mille en fuite. Par une alliance admirable et singulière, on les voit plus doux que des agneaux et plus terribles que des lions, en sorte qu'on ne sait comment les appeler, moines ou soldats, ou plutôt ils méritent ces deux noms, ayant la douceur du religieux et la vaillance du guerrier. Que dire ici, sinon que c'est l'œuvre du Seigneur, œuvre merveilleuse à nos yeux! Dieu s'est choisi ces soldats, il s'est rassemblé des extrémités de la terre ces ministres, pris parmi les plus forts d'Israël, pour garder avec une vigilante fidélité le lit du vrai Salomon, c'est-à-dire le Saint-Sépulcre, eux qui tiennent le glaive à la main et qui sont exercés aux combats<sup>4</sup>.

## CHAPITRE V.

### DU TEMPLE.

9. Il y a à Jérusalem un temple où ils habitent ensemble, dont la structure, mais non la gloire, est inférieure au temple ancien et fameux de Salomon. Toute la magnificence de celui-ci consistait en des choses corruptibles: l'or, l'argent, les pierres bien taillées et des bois de toute sorte. L'autre temple a pour beauté et pour ornements la piété et la religion de ceux qui l'habitent, et leur vie régulière. L'un attirait les regards par la variété de ses couleurs, l'autre est vénérable par les vertus et les actions saintes qui s'y pratiquent, car la sainteté convient à la maison d'un Dieu qui trouve plus de joie dans les bonnes mœurs que

<sup>2</sup> Ps. cxxxviii, 21. — <sup>3</sup> 1 Macch., iii, 18, 19. — <sup>4</sup> Ps. cxii, 5.

dans les marbres bien polis, et qui préfère les âmes pures aux lambris dorés. Cependant la façade de ce temple est ornée d'armes et non de pierres précieuses, et, à la place de ces antiques couronnes d'or, pendent des boucliers qui couvrent les murs, et au lieu de candélabres, d'encensoirs, de coupes, la maison est remplie de freins, de selles et de lances. Tous ces objets prouvent que nos soldats ont pour la maison de Dieu le zèle dont brûlait leur Chef quand sa main sacrée armée d'un fouet de cordes chassa du temple les marchands, renversa l'argent des changeurs et les comptoirs des marchands de colombes <sup>1</sup>, indigné de voir souiller par de pareils commerces la demeure de la prière. Touchée de cet exemple de son Roi, cette pieuse armée estimant une indignité plus grande et plus intolérable encore que les Lieux saints soient souillés par les infidèles, s'y est établie avec des armes et des chevaux, et après avoir éloigné cette flétrissure de la maison sainte, ainsi que la fureur tyrannique des infidèles, jour et nuit elle s'y livre à des fonctions honnêtes et utiles. Elle honore le temple de Dieu par des hommages attentifs et sincères, elle y offre dans une dévotion constante, non la chair des animaux selon le rit antique, mais des hosties vraiment pacifiques, la charité fraternelle, l'humble obéissance et la pauvreté volontaire.

10. Voilà ce qui se passe à Jérusalem, et ce qui tient le monde attentif. Les îles l'entendent raconter, les peuples lointains l'écoutent, et de l'Orient et de l'Occident ils se soulèvent comme un torrent glorieux, comme un fleuve impétueux dont les flots réjouissent la cité de Dieu. Et, spectacle plus doux et plus utile ! dans cette affluence qui se dirige vers les saints Lieux, vous ne rencontrerez guère que des scélérats, des impies, des ravisseurs, des sacrilèges, des homicides, des parjures et des adultères. Comme leur départ produit un double avantage, il cause une double joie : ils font plaisir et à ceux dont ils s'éloignent, et à ceux au secours desquels ils courent. Ils se rendent partout utiles, ici en aidant, là en n'opprimant plus. L'Égypte se réjouit de leur départ ; la montagne de Sion et les filles de Juda, de leur protection. La première se félicite d'avoir échappé à leur main, la seconde d'être sauvée par elle. L'une perd volontiers de cruels dévastateurs, l'autre reçoit avec bonheur de fidèles défenseurs. Ce qui fait la consolation de celle-ci est la salutaire désolation de celle-là. C'est

<sup>1</sup> Jean, II, 15.

ainsi que le Christ se venge de ses ennemis, en triomphant avec autant de gloire que de puissance non-seulement d'eux mais par eux. Quelle joie, et quelle utilité ! de ceux qui furent longtemps ses adversaires, il tire des défenseurs ; des soldats, de ses ennemis. Ainsi il fit, de Saul le persécuteur, Paul le prédicateur <sup>1</sup>. Je ne m'étonne donc pas si la cour céleste, au témoignage du Sauveur, ressent plus de joie d'un pécheur qui fait pénitence, que de nombreux justes qui n'ont pas besoin de pénitence ; puisque la conversion du pécheur et du méchant est aussi utile que sa vie précédente avait été nuisible.

11. Salut donc, Cité sainte, que le Très-Haut lui-même a consacrée son tabernacle, à l'aide de laquelle il a, dans ton sein, sauvé une si longue génération. Salut, cité du Roi où les merveilles les plus douces n'ont jamais manqué ! Salut, maîtresse des nations, reine des provinces, propriété des patriarches, mère des prophètes et des apôtres, initiatrice de la foi, gloire du peuple chrétien, que Dieu dès le principe a laissé attaquer pour que tu devinsses aux hommes forts une occasion de vertu et de salut. Salut, terre de promesse, où coulaient le lait et le miel réservés jadis à tes habitants ; aujourd'hui, tu verses sur le monde entier des remèdes salutaires et des aliments de vie. Terre bonne, excellente ; dans ton sein fécond tu as reçu le grain céleste tombé du cœur du Père, et tu as engendré de cette semence divine une immense moisson de martyrs ; et tu as produit dans le monde entier, en fidèles, des fruits abondants qui ont rendu trente, soixante et cent pour un. Rassasiés et comme engraisés de tes douceurs innombrables, ils exhalaient la mémoire de tes suavités, ceux qui t'ont vue ; ils redisent jusqu'aux extrémités de la terre la magnificence de ta gloire, à ceux qui n'ont pas eu le même bonheur : ils leur racontent les prodiges qui se font en toi. On a dit de toi des merveilles, cité de Dieu ; mais des délices qui te remplissent, exposons ici quelque chose à la louange et à la gloire de ton nom.

## CHAPITRE VI.

### DE BETHLÉEM <sup>2</sup>.

12. Avant tout vous avez pour la réfection des âmes saintes, la maison du Pain, Bethléem, où le Dieu descendu du ciel et né d'une Vierge

<sup>1</sup> Act. 9. — <sup>2</sup> Jusqu'à la fin du Traité, S. Bernard expose le sens mystique des Lieux saints.

est apparu pain vivant. Une crèche est montrée à des animaux saisis de respect, et dans la crèche une herbe recueillie d'un pré virginal, afin qu'ainsi le bœuf reconnaisse son maître, et l'âne l'étable de son possesseur. Car toute chair est comme l'herbe, et sa gloire pareille à celle de la fleur<sup>1</sup>. Or l'homme, n'ayant pas compris l'honneur de sa création, s'est assimilé aux êtres sans raison, et est devenu pareil à eux<sup>2</sup>. Le Verbe, pain des anges, est devenu la nourriture des bêtes afin qu'il puisse ruminer le pain de la chair, celui qui ne savait plus se nourrir du pain du Verbe, jusqu'à ce qu'enfin rendu à sa première dignité par l'Homme-Dieu, et de l'animalité ramené à l'humanité, il puisse dire avec saint Paul : *Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette façon*<sup>3</sup>. Langage que peut vraiment seul tenir celui à qui il a été dit comme à Pierre : *Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie : la chair ne sert de rien*<sup>4</sup>. Celui qui dans la parole a trouvé la vie de Jésus-Christ ne cherche plus la chair; il est du nombre de ces heureux qui ont cru sans avoir vu<sup>5</sup>. L'enfant seul a besoin de lait; l'animal seul, d'herbage. Mais celui qui ne pèche pas en parole, est un homme parfait, capable de supporter une nourriture solide, et il mange le pain de la parole sans inconvénient bien qu'à la sueur de son front. C'est sûrement et sans scandale qu'il prêche la sagesse entre les parfaits, adressant un enseignement spirituel aux spirituels : et aux âmes encore dans l'enfance ou dans l'animalité, il se garde bien de proposer seulement Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Cependant c'est la même nourriture tirée des pâturages célestes qui est ruminée doucement par l'animal et mangée par l'homme : et elle est une force pour l'homme et un aliment pour l'enfant.

## CHAPITRE VII.

### DE NAZARETH.

13. On y voit aussi Nazareth qui signifie fleur; le Dieu né à Bethléem y a été nourri pendant son enfance, comme le fruit se forme de la fleur : afin que le parfum de la fleur précédât la saveur du fruit, que cette liqueur dont le charme avait embaumé les prophètes, se répandît dans les apôtres, et que les Juifs s'étant contentés d'aspirer légèrement son

odeur, les chrétiens, se nourrissent de sa substance. Cependant, Nathanaël avait deviné que cette fleur était plus douce que tous les aromates; aussi disait-il : *De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon?* Mais il ne s'arrêta pas seulement à l'arôme de la fleur, il suivit Philippe qui lui disait : *Venez et voyez*<sup>1</sup>. Il y a plus : séduit par cette douceur, qui accroissait ses desirs, conduit par l'odeur même, il vint sans délai jusqu'au fruit, jaloux de faire une expérience plus complète des suavités qu'il avait pressenties, et de goûter enfin le fruit dont il avait de loin respiré le parfum. N'y aurait-il pas, dans l'action d'Isaac respirant l'odeur de son fils, quelque trait avec ce qui nous occupe? L'Écriture dit de lui : *Dès qu'il sentit le parfum des habits de Jacob : Voilà, dit-il, que l'odeur de mon fils est l'odeur d'un champ bien rempli que le Seigneur a béni*<sup>2</sup>. Il sentit le parfum du vêtement, mais sans reconnaître celui qui en était couvert. Réjoui de la seule odeur de l'habit, comme de celle d'une fleur, il ne sentit pas la douceur du fruit caché, et ne connut ni l'élection de son fils, ni le mystère qu'elle renfermait. A quoi ce trait se rapporte-t-il? Le vêtement de l'esprit, c'est la lettre et la chair, du Verbe. Le juif ne voit pas même aujourd'hui le Verbe dans la chair, la divinité dans l'Homme, et sous l'enveloppe de la lettre il ne découvre pas le sens spirituel. Il touche au dehors la peau de chevreau, image du plus grand, c'est-à-dire du premier et de l'antique pécheur, sans arriver à saisir la vérité nue. Ce n'est pas dans la chair du péché, mais dans la ressemblance d'une chair de péché que s'est montré Celui qui venait ôter le péché du monde et non le commettre, et aussi pour cette cause qu'il n'a pas cachée, *afin que ceux qui ne voient pas voient enfin, et que ceux qui voient soient aveuglés*<sup>3</sup>. Trompé par cette ressemblance, le prophète, aveuglé jusqu'aujourd'hui, bénit Celui qu'il ignore, en ne reconnaissant pas à ses miracles Celui dont les Livres saints lui parlent. Et celui qu'il touche de ses mains, en le liant, le flagellant, le chargeant de soufflets, il ne le comprend pas même à sa résurrection; car s'ils l'avaient connu ils n'auraient pas crucifié le Dieu de la gloire<sup>4</sup>. Parcourons aussi rapidement les autres Lieux saints; sinon tous, quelques-uns du moins. Si nous sommes incapables de les admirer chacun en détail, il faut au moins rappeler brièvement les plus remarquables.

<sup>1</sup> Isaïe, XL, 6. — <sup>2</sup> Ps. XLVIII, 2. — <sup>3</sup> II Cor., v, 16. — <sup>4</sup> Jean, vi, 64. — <sup>5</sup> *Ibid.*, xx, 29.

<sup>1</sup> Jean, I, 46. — <sup>2</sup> Gen., xxvii, 27. — <sup>3</sup> Jean, ix, 39. — <sup>4</sup> I Cor., II, 8

## CHAPITRE VIII.

DE LA MONTAGNE DES OLIVIERS ET DE LA VALLÉE  
DE JOSAPHAT.

14. On monte à la colline des Oliviers, on descend à la vallée de Josaphat, afin que vous pensiez aux richesses de la miséricorde divine, de façon à ne pas oublier les sévérités du jugement; car, si les bontés de Dieu sont immenses, ses jugements sont un abîme insupportable et doivent le faire redouter des hommes. David nous montre la montagne des Oliviers, quand il dit : *Vous sauverez, Seigneur, les animaux et les hommes selon l'abondance de votre miséricorde*; et dans le même psaume, il nous rappelle la vallée du jugement : *Que le pied de l'orgueil ne vienne pas jusqu'à moi, et que la main du pécheur ne m'ébranle point*<sup>1</sup>. C'est le précipice qu'il redoute, comme il l'avoue dans un autre psaume, quand il fait cette prière : *Percez ma chair de votre crainte, car j'ai tremblé à la pensée de vos jugements*<sup>2</sup>. L'orgueilleux tombe en cette vallée et se brise, l'humble descend sans péril. L'orgueilleux cherche une excuse à son péché, l'humble l'avoue, sachant que Dieu ne le jugera pas deux fois; car, si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés<sup>3</sup>.

15. Or l'orgueilleux, oubliant combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant, s'échappe facilement en paroles malignes destinées à couvrir ses fautes et à les envelopper d'excuses. Malice profonde, en effet, d'être sans pitié pour vous-même et de repousser le seul remède après le péché, la confession; de cacher du feu dans son sein au lieu de le rejeter, et de prêter l'oreille à ce conseil du Sage : *Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu*<sup>4</sup>. Celui qui est méchant pour lui-même, pour qui sera-t-il bon? Maintenant c'est le jugement du monde, maintenant le prince de ce monde sera chassé<sup>5</sup> de votre cœur si, en vous humiliant, vous vous jugez vous-même. Il y aura le jugement du Ciel, quand Dieu convoquera le ciel et la terre pour discerner son peuple<sup>6</sup>. Il faut craindre d'être alors repoussé avec Satan et ses anges, si toutefois on ne nous trouve pas déjà jugés. L'homme spirituel qui juge tout n'est jugé par personne<sup>7</sup>. C'est pourquoi le jugement commence par la maison de Dieu, afin qu'à son

arrivée le juge trouve déjà jugés ceux qu'il reconnaît pour être à lui, et qu'il n'ait plus à les juger encore, quand il viendra juger ceux qui ne partagent pas les travaux des hommes et ne sont point flagellés avec eux<sup>1</sup>

## CHAPITRE IX.

## DU JOURDAIN.

16. Comme le Jourdain reçoit joyeusement en son sein les chrétiens, lui qui a la gloire d'avoir été consacré par le baptême de Jésus-Christ! Ah! il se trompait ce lépreux syrien qui préférerait aux eaux d'Israël je ne sais plus quelles eaux de Damas<sup>2</sup>, puisque notre Jourdain a si souvent prouvé son obéissance à Dieu en arrêtant ses flots impétueux devant Élie, Élisée<sup>3</sup>, ou, pour rappeler un souvenir plus ancien, devant Josué et tout le peuple, en leur livrant un passage à pieds secs<sup>4</sup>. Quel fleuve l'emporte sur celui que la Trinité a consacré par sa présence visible? Là, on a entendu le Père, on a vu l'Esprit-Saint, et le Fils qui a été baptisé. La vertu ressentie en son corps par Naaman<sup>5</sup>, docile au conseil du Prophète, tout le peuple fidèle la ressent en son âme sur l'ordre de Jésus-Christ.

## CHAPITRE X.

## LE CALVAIRE.

17. On va ensuite au Calvaire, où le véritable Élie, objet de la raillerie d'enfants insensés, a conquis aux siens une joie éternelle : *Me voilà, moi, et les enfants que le Seigneur m'a donnés*<sup>6</sup>. Enfants excellents que le prophète, par opposition à la malice des autres, excite à louer Dieu : *Enfants, louez le Seigneur*, dit-il, *louez le nom du Seigneur*<sup>7</sup>; afin que les lèvres des enfants saints et encore à la mamelle payassent ce tribut de louanges refusé par les envieux dont il se plaint en ces termes : *J'ai nourri des fils, je les ai élevés : ils m'ont méprisé*<sup>8</sup>. Notre Sauveur est donc monté sur la croix, exposé au monde pour le monde même : le visage découvert et le front nu, il a expié nos crimes, sans rougir de la honte d'une mort infâme, sans redouter la douleur cruelle d'un affreux supplice, pour nous arracher à un opprobre éternel et nous rendre à la gloire. Eh!

<sup>1</sup> Ps. xxxv, 7, 12. — <sup>2</sup> *Ibid.*, cxviii, 120. — <sup>3</sup> I Cor., xi, 31. — <sup>4</sup> Eccli., xxx, 24. — <sup>5</sup> Jean, xii, 31. — <sup>6</sup> Ps, lxl, 4. — <sup>7</sup> I Cor., ii, 15.

<sup>1</sup> Ps. lxxii, 5. — <sup>2</sup> IV Rois, v, 12. — <sup>3</sup> *Ibid.*, ii. — <sup>4</sup> Josué, iii. — <sup>5</sup> IV Rois, v, 14. — <sup>6</sup> Isaïe, viii, 18. — <sup>7</sup> Ps. cxii, 1. — <sup>8</sup> Isaïe, i, 2.

pourquoi donc rougirait-il, lui qui a lavé nos péchés, non comme on lave avec de l'eau des souillures dont on garde les traces, mais à la façon du soleil qui dessèche la fange sans rien perdre de sa pureté ? Il est, en effet, la sagesse de Dieu dont la pureté pénètre partout.

## CHAPITRE XI.

### DU SÉPULCRE.

18. Entre ces lieux si saints et si aimables, le Sépulcre tient la première place, et on ressent une dévotion bien plus vive dans l'endroit où Jésus-Christ a reposé après sa mort, que dans ceux où il a conversé : le souvenir de sa mort porte à la piété, plus encore que celui de sa vie. Le premier est plus austère, le second plus doux ; le repos et le sommeil du Christ flattent l'infirmité humaine plus que le travail de sa vie, et la tranquillité de sa tombe, plus que la perfection de sa conduite. La vie du Christ est la règle de la mienne ; sa mort est ma rédemption. L'une a instruit ma vie, l'autre a détruit la mort. Sa vie est laborieuse, mais sa mort précieuse ; et l'une et l'autre m'étaient nécessaires. Car, de quelle utilité pouvait m'être sa mort, si je vivais mal, ou sa vie, si je mourais pour être damné ? Est-ce que la mort de Jésus-Christ sauve aujourd'hui de la mort éternelle ceux dont la vie est criminelle jusqu'à la fin, et la sainteté de sa vie a-t-elle délivré les saints Patriarches morts avant Jésus-Christ ? selon cette parole : *Quel est l'homme qui vivra et ne verra pas sa mort, et qui sauvera son âme de l'enfer*<sup>1</sup> ? Maintenant, ces deux choses nous étant nécessaires, une vie pieuse et une mort sûre, il nous a, par sa vie, appris à vivre, et sa mort a fait la sûreté de la nôtre. Car il est mort pour ressusciter, et il a donné à ceux qui meurent l'espérance de la résurrection. Il a ajouté un troisième bienfait : le pardon de nos péchés, bienfait sans lequel les autres étaient impuissants. Car, pour ce qui regarde la vraie et souveraine béatitude, quelle rectitude de vie, ou quelle étendue pouvait servir à l'homme enchaîné dans les liens du péché originel ? Le péché a donc précédé et la mort est venue à sa suite : si l'homme eût évité le mal, jamais il n'eût connu la mort.

19. En péchant il a donc perdu la vie et rencontré la mort : c'est ce que Dieu lui avait prêté, et la justice voulait que l'homme coupable mourût. Eh ! quoi de plus juste en effet

que la peine du talion ? Dieu est la vie de l'âme, et l'âme est la vie du corps. En péchant volontairement, l'homme a volontairement perdu la vie : qu'il perde donc aussi malgré lui la puissance qu'elle a de vivifier. Il a repoussé spontanément la vie en refusant de vivre : qu'il n'ait donc pas la vertu de communiquer la vie à qui ou autant qu'il veut. L'âme a refusé d'être gouvernée par Dieu : qu'elle ne puisse plus gouverner le corps ; elle n'obéit plus à son supérieur ; pourquoi commanderait-elle à son inférieur ? Le Créateur a trouvé la révolte dans sa créature : que l'âme trouve son serviteur révolté contre elle. L'homme a transgressé la loi divine : qu'il sente donc en lui une autre loi, la loi des membres opposée à la loi de l'esprit, et qui le captive sous la loi du péché<sup>1</sup>. Or, le péché nous sépare de Dieu comme il est écrit<sup>2</sup> : que la mort sépare donc notre corps de nous. L'âme ne s'est éloignée de Dieu qu'en péchant : le corps la quittera en mourant. Peut-elle se plaindre de la rigueur du châtement ? Elle n'endure de la part du corps son sujet, que le traitement dont elle est coupable envers son Auteur. Rien de plus naturel, la mort a produit la mort ; la mort spirituelle a enfanté la mort corporelle ; la mort qui était un crime a entraîné la mort qui est une peine ; la mort volontaire est suivie de la mort nécessaire.

20. L'homme étant condamné dans sa double nature à cette double mort, l'une spirituelle et volontaire, l'autre corporelle et nécessaire, le Dieu-Homme, dans sa puissance et sa bonté y a remédié par sa mort une et spontanée. Par elle, il a condamné les deux nôtres, et il en devait être ainsi. En effet, de ces deux morts, l'une étant pour nous une faute, l'autre un châtement, Jésus-Christ s'est chargé du châtement sans que la faute l'atteignit ; et en mourant volontairement pour nous en son corps seulement il nous a mérité la vie et la justice. S'il n'eût pas souffert corporellement il n'eût pas payé notre dette, et si sa mort n'avait été volontaire, elle eût été sans mérite. Maintenant si, comme nous l'avons dit, le péché entraîne la mort, et si la mort est due au péché, Jésus-Christ nous remettant le péché et mourant pour les pécheurs, les conséquences du péché sont détruites et notre dette payée.

21. Du reste, comment savons-nous que Jésus-Christ peut remettre les péchés ? Nous le savons parce que nous savons qu'il est Dieu, et qu'il peut tout ce qu'il veut. Et comment

<sup>1</sup> Ps. LXXVIII, 49.

<sup>2</sup> Rom., VII, 23 — <sup>2</sup> Isaïe, LIX, 2.

savons-nous qu'il est Dieu ? Ses miracles le prouvent : il fait des œuvres impossibles à d'autres ; je ne parle pas ici des oracles des prophètes, ni de ce témoignage de la voix du Père descendu sur lui du sein de la gloire. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Si Dieu nous justifie, qui nous condamnera ? S'il est le seul à qui nous adressions cet aveu : *J'ai péché contre vous seul*<sup>1</sup>, qui mieux que lui, qui sans lui peut nous remettre le péché commis contre lui ? Comment ne le pourrait-il pas, lui qui peut tout ? Je puis, si je le veux, pardonner la faute dont je suis l'objet : et Dieu ne le pourrait pas ? Si donc le Tout-Puissant peut, et peut seul remettre les péchés, lui, contre qui ils sont commis, heureux celui à qui il n'imputera pas de péché ! Nous avons donc vu que le Christ tient de sa divinité la vertu de remettre les péchés.

22. Or, qui doutera qu'il ne le veuille ? Après avoir revêtu notre chair et subi la mort, il nous refuserait sa justice ? Il nous la refuserait, lui volontairement incarné, volontairement assujéti à la souffrance, volontairement mort ? Ah ! son humanité est là pour établir qu'il veut ce que sa divinité nous a montré être en sa puissance. Mais quel motif nous fait espérer qu'il a détruit la mort ? C'est qu'il l'a endurée sans la mériter. Comment exigerait-on encore de nous une dette qu'il a acquittée pour nous ? Par le don de sa justice il a détruit les suites de la mort ; il en a payé la dette, et nous a rendu la vie. Ainsi la mort de la mort même ramène la vie, comme la destruction du péché ramène la justice. Or, dans la mort de Jésus-Christ, la mort est chassée et la justice de Jésus nous est imputée. Mais comment un Dieu a-t-il pu mourir ? C'est qu'il était aussi homme. Comment sa mort a-t-elle profité à d'autres ? C'est qu'il était juste. Homme, il a été capable de mourir ; et comme il était juste sa mort ne pouvait rester stérile. La mort du pécheur ne suffit pas à payer pour un autre, car chacun meurt pour lui-même. Mais celui qui n'a pas à mourir pour lui-même, doit-il le faire inutilement pour autrui ? Plus indignement meurt celui qui ne l'a pas mérité, plus justement vit celui pour lequel il meurt.

23. Mais, direz-vous, quelle est cette justice qui sacrifie le juste pour l'impie ? Ce n'est pas justice, c'est miséricorde ; s'il s'agissait de justice, il ne mourrait plus gratuitement, mais par obligation ; et si sa mort était obligée, il mourrait, lui, mais celui pour lequel il le ferait

ne vivrait pas. Cependant s'il n'y a pas ici justice, rien n'y est pourtant contre la justice, sinon Dieu ne pourrait être à la fois juste et miséricordieux. Mais s'il n'y a pas d'injustice à ce que le juste satisfasse pour le coupable, comment un seul peut-il payer pour plusieurs ? Car il semble qu'il suffirait à la justice, qu'un homme mourant pour un autre homme lui rendit la vie ? Que l'Apôtre réponde à cette difficulté : *Comme c'est, dit-il, par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation : ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification de la vie ; car comme plusieurs sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul*<sup>1</sup>. Mais peut-être que si un seul a pu rendre à plusieurs la justice, il a été incapable de leur rendre la vie : *Par un homme la mort, dit encore l'Apôtre, et par un homme la vie : et comme tous meurent en Adam, ainsi tous seront vivifiés en Jésus-Christ*<sup>2</sup>. Eh quoi ! un seul a péché, et tous sont coupables ; et l'innocence d'un seul ne profiterait qu'à un seul ? Le péché d'un seul a causé la mort de tous ; et la justice d'un seul ne rendrait la vie qu'à un ? La justice divine serait donc plus forte pour condamner que pour restaurer ? Et Adam aurait été plus puissant dans le mal que Jésus-Christ dans le bien ? Le péché d'Adam me sera imputé, et la justice du Christ ne deviendra pas ma propriété ? La désobéissance du premier m'a perdu, et l'obéissance du second ne me servirait pas ?

24. Mais, dites-vous, nous avons tous justement contracté le péché d'Adam en qui nous avons péché ; car, quand il s'est rendu coupable nous étions en lui, et nous sommes tous issus de sa chair par la concupiscence charnelle. Or, nous naissons avec plus de vérité encore de Dieu selon l'esprit, que d'Adam selon la chair ; et selon cet esprit, nous avons été, en Jésus-Christ bien avant d'être, selon la chair, en Adam, si toutefois, nous avons la confiance d'être mis au nombre de ceux dont l'Apôtre dit : *Il nous a choisis en lui* (c'est le Père qui a choisi dans le Fils) *avant la création du monde*<sup>3</sup>. Qu'ils soient aussi nés de Dieu, c'est ce qu'atteste l'évangéliste saint Jean, en ces termes : *Ils ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu*<sup>4</sup> ; et dans une de ses épîtres, il ajoute : *Quiconque est né de Dieu ne pèche pas parce que la génération céleste le conserve*<sup>5</sup>. Mais, dites-vous, c'est la

<sup>1</sup> Ps. L, 6.

<sup>1</sup> Rom., v, 18, 19. — <sup>2</sup> I Cor., xv, 21, 22. — <sup>3</sup> Ephés., I, 4.  
<sup>4</sup> Jean, I, 13. — <sup>5</sup> I Jean, III, 9.

concupiscence charnelle qui perpétue la chair : et le péché, que nous sentons dans cette chair, prouve bien que, selon la chair, nous descendons d'un pécheur. Pour cette génération spirituelle, elle est sentie non, dans la chair, mais dans le cœur, par ceux-là uniquement qui peuvent dire avec saint Paul : *Nous avons le sens du Christ* <sup>1</sup> ; et ils sentent bien y avoir fait des progrès qui leur permettent de dire avec confiance : *L'Esprit lui-même rend témoignage au nôtre, que nous sommes fils de Dieu* <sup>2</sup> ; nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui est de Dieu afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits <sup>3</sup>. La charité est donc répandue dans nos cœurs par l'Esprit de Dieu ; comme la concupiscence, greffée en nos membres, nous vient d'Adam par la chair, et de même que cette concupiscence descendue du père de nos corps ne quitte pas la chair durant cette vie mortelle, ainsi la charité issue du Père des esprits est toujours dans l'intention des vrais fils de Dieu.

25. Nés de Dieu, élus en Jésus-Christ, est-il juste que la génération humaine et terrestre nous devienne plus fatale que la génération divine et céleste ne nous est avantageuse ? que la succession du sang l'emporte sur le choix de Dieu, et que la concupiscence passée en nous ici-bas prescrive contre ses éternels desseins ? Si la mort nous est venue d'un seul homme, pourquoi la vie ne nous viendrait-elle pas d'un autre homme, et d'un homme comme celui-ci ? Si nous mourons tous en Adam, pourquoi le Christ par sa puissance ne nous rendrait-il pas la vie ? Car il n'en est pas du don comme du péché : nous avons été condamnés par le jugement de Dieu pour un seul péché, au lieu que nous sommes justifiés par la grâce de Jésus-Christ après plusieurs péchés <sup>4</sup>. Jésus-Christ a donc pu remettre les péchés puisqu'il est Dieu, et mourir puisqu'il est homme, et en mourant acquitter la dette de la mort, puisqu'il est juste. Et quoique seul, il suffira à rendre la justice et la vie à tous les hommes, puisque le péché et la mort sont sortis d'un seul pour perdre le genre humain.

26. C'est encore une sagesse nécessaire qui a retardé sa mort, et lui a fait mener pendant quelque temps une vie humaine, au milieu des hommes. C'était afin que ses discours nous excitassent à l'amour des biens invisibles, que ses miracles servissent de preuve à la foi et de règle aux mœurs. Sous les yeux mortels un

Dieu-Homme a vécu dans la sobriété, la justice et la piété, a prêché la vérité, a opéré des prodiges, a souffert des traitements indignes : qu'à ces bienfaits se joigne la grâce de la rémission des péchés, c'est-à-dire que Jésus-Christ nous les remette gratuitement, et voilà consommée l'œuvre de notre salut. Ne craignez pas que cette puissance de rémission manque à Dieu, ou qu'il ne veuille pas en user lui qui a tant souffert pour les pécheurs ; pourvu, toutefois, que nous nous montrions empressés d'imiter ses exemples et de vénérer ses miracles, que nous ne soyons ni incrédules à sa doctrine, ni ingrats envers ses souffrances.

27. Ainsi en Jésus-Christ tout est puissant, tout est salutaire, tout est nécessaire : sa faiblesse nous est aussi profitable que sa majesté ; car si sa puissance divine a brisé le joug du péché, l'infirmité de sa chair mortelle a, dans sa mort, détruit les droits de la mort même : aussi l'Apôtre dit-il très-bien que *l'infirmité de Dieu est plus forte que les hommes* <sup>1</sup>. Et cette folie par laquelle il lui a plu de sauver le monde et de confondre la sagesse mondaine et ses partisans, qui l'a porté lui Dieu égal à Dieu, à s'anéantir en faveur de l'esclave, lui riche, à se faire pauvre pour nous, lui immense, à se faire petit, à cacher sa grandeur sous l'humilité, sa puissance sous la faiblesse, à sentir la faim, la fatigue, et à s'assujettir à tant de douleurs par choix et non par nécessité ; cette sorte de folie, dis-je, n'a-t-elle pas été pour nous la route de la prudence, la forme de la justice, et le modèle de la sainteté ? Ce qui fait dire encore à l'Apôtre : *La folie de Dieu est plus sage que les hommes* <sup>2</sup>. La mort nous a donc affranchis de la mort, la vie de l'erreur, et la grâce du péché. Par sa justice, la mort a triomphé, car étant juste et payant ce qu'il ne devait pas, il a mérité de reconquérir ce qu'il avait perdu. La sagesse de sa vie est devenue pour nous une leçon et un miroir de vie et de discipline ; et sa grâce, nous l'avons dit, a remis nos péchés par cette puissance qui fait tout ce qu'elle veut. La mort de Jésus-Christ est donc la mort de ma mort, puisqu'il est mort afin que je vive. Eh quoi ! Celui par qui la vie meurt n'aurait pas la vie ? Et qui donc, sous la conduite de la Sagesse, craindrait de s'égarer dans le chemin des bonnes mœurs, ou dans la connaissance de la vérité ? Et comment resterait-il coupable celui qui a été absous par la justice ? Jésus-Christ, dans l'Évan-

<sup>1</sup> 1 Cor., II, 16. — <sup>2</sup> Rom., VIII, 16. — <sup>3</sup> 1 Cor., II, 12.  
<sup>4</sup> Rom., V, 15, 16.

<sup>1</sup> 1 Cor., I, 25. — <sup>2</sup> *Ibid.*

gile, déclare lui-même qu'il est la vie : *Je suis la vie*<sup>1</sup>, dit-il ; et l'Apôtre nous montre qu'il est justice et sagesse quand il dit : *Il a été fait pour nous justice et sagesse par Dieu le Père*<sup>2</sup>.

28. Si donc la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus nous a délivrés de la loi du péché et de la mort, pourquoi mourons-nous encore, et ne sommes-nous pas de suite revêtus d'immortalité ? C'est afin que la vérité de Dieu soit accomplie. Dieu aime la miséricorde et la vérité<sup>3</sup> : l'homme doit donc mourir, puisque Dieu en a proclamé la nécessité ; et il doit ressusciter, afin que Dieu ne paraisse pas oublier sa miséricorde. Ainsi la mort bien que n'ayant plus sur nous un empire perpétuel, subsiste pourtant provisoirement en nous, pour la vérité de Dieu ; comme le péché, bien que ne régnant plus sur notre corps mortel, n'en a pas totalement disparu. Ainsi Paul se glorifie d'être en partie affranchi de la loi du péché et de la mort ; et d'un autre côté, il se plaint du joug d'une autre loi, soit lorsqu'il pousse ce cri : *Je trouve une autre loi dans mes membres*<sup>4</sup>, soit lorsqu'il gémit sous le poids d'une loi de mort, soupirant après l'affranchissement de son corps<sup>5</sup>.

29. Que ces pensées, ou d'autres analogues soient suggérées à des esprits chrétiens par le souvenir du sépulcre de Jésus-Christ ; je crois que celui qui le contemple doit recevoir en lui la douce infusion d'une vive dévotion, et recueillir un grand profit en considérant de ses yeux le lieu où le Seigneur a reposé. Si le corps de Jésus-Christ n'y est plus, nos mystères le remplissent toujours ; oui, nos mystères, si nous embrassons aussi ardemment que nous croyons sans hésiter ce que dit l'Apôtre : *Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle : car si nous avons été entés en lui par la ressemblance de la mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection*<sup>6</sup>. Quelle douceur pour des pèlerins, après les fatigues d'une longue route, après les périls de la terre et de la mer, de se reposer enfin dans l'endroit où leur Dieu s'est reposé lui-même ! Je crois que la joie leur ôte alors tout sentiment de fatigue, tout souvenir de leurs dépenses : ils ont trouvé le prix de leurs labeurs et de leur course, et, selon le mot de l'Écriture, *ils sont dans les transports quand ils*

*trouvent le sépulcre*<sup>1</sup>. Ce n'est ni le hasard, ni le mobile de l'opinion, qui ont donné tout à coup à ce tombeau sa célébrité. Plusieurs siècles à l'avance, Isaïe avait prédit en termes clairs : *En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les peuples comme un étendard ; les nations le prieront, et son sépulcre sera glorieux*<sup>2</sup>. Nous voyons réalisé l'oracle du prophète ; et dans le spectacle nouveau placé sous nos yeux, voilà l'antique annonce que nous lisons. Ainsi sa nouveauté nous réjouit, et l'ancienneté de la prophétie en accroît l'autorité. Mais assez sur le Sépulcre.

## CHAPITRE XII.

### DE BETPHAGE.

30. Que dirai-je de Bethphage, bourgade sacerdotale que j'allais oublier, et qui renferme le mystère de la confession et du ministère sacerdotal ? Bethphagé signifie : Maison de la Bouche. Or il est écrit : *La parole est près, elle est dans votre bouche et dans votre cœur*<sup>3</sup>. Souvenez-vous que vous avez cette parole non dans un seul de ces organes, mais dans tous les deux. En effet, la parole, dans le cœur du pécheur, produit un repentir salutaire ; la parole, dans la bouche, fait disparaître toute confusion funeste, qui serait un obstacle à la confession nécessaire ; car l'Écriture dit : *Il y a une honte qui produit le péché et une honte qui produit la gloire*<sup>4</sup>. C'est une pudeur louable de rougir d'avoir mal fait et de pécher encore, et même, en l'absence de tout témoin humain, d'avoir pour la présence de Dieu un respect d'autant plus vrai, que Dieu est infiniment plus pur que l'homme, et que le péche l'offense d'autant plus, que Dieu est infiniment éloigné de tout mal. Une honte de ce genre écarte l'opprobre, prépare la gloire, empêche tout à fait le péché, ou le punit par la pénitence et le chasse par la confession ; si toutefois notre gloire est le témoignage de notre conscience. La honte donc empêche-t-elle l'aveu d'une faute qui torture ? c'est une honte coupable, qui ôte à la conscience sa gloire, puisqu'au mal que la componction s'efforce de tirer des abîmes du cœur, une pudeur absurde ferme le passage des lèvres, quand il faudrait s'écrier avec David : *Non, Seigneur, vous le savez, je ne fermerai pas mes lèvres*<sup>5</sup>. Le saint roi se réprimandant lui-même au sujet de cette honte in-

<sup>1</sup> Jean, XIV, 6. — <sup>2</sup> 1 Cor., I, 30. — <sup>3</sup> Ps. LXXXVIII, 12. — <sup>4</sup> Rom., VII, 28. — <sup>5</sup> *Ibid.*, VIII, 21. — <sup>6</sup> Rom., VI, 4, 5.

<sup>1</sup> Job, III, 22. — <sup>2</sup> Isaïe, XI, 10. — <sup>3</sup> Deutér., XXX, 11. — <sup>4</sup> Eccl., IV, 25. — <sup>5</sup> Ps. XXXIX, 10.

sensee et aeraisonnable, disait : *Parce que je me suis tâ, mes os ont vieilli* <sup>1</sup>. Aussi souhaite-t-il que Dieu mette une garde à ses lèvres <sup>2</sup>, afin de les ouvrir à l'aveu et de les fermer à l'excuse. C'est ce qu'il demande clairement au Seigneur, sachant bien que la confession et la magnificence sont ses œuvres <sup>3</sup>. Ne taire ni notre malice, ni la magnificence de la bonté et de la puissance divines, c'est le bien qui résulte de la double confession ; mais c'est aussi un don de Dieu. C'est pourquoi David dit : *Ne laissez pas aller mon cœur à des paroles malignes, ni chercher des excuses à mes péchés* <sup>4</sup>. Il faut donc que les prêtres, ministres de la parole, soient ici bien attentifs, qu'ils adressent aux cœurs coupables une parole de crainte et de contrition, sans les éloigner de la confession ; qu'ils les ouvrent sans fermer les lèvres ; mais qu'ils n'absolvent pas un pécheur même contrit s'il ne s'est confessé, car on croit de cœur pour la justice, mais la confession de bouche est nécessaire au salut ; sinon la confession qui vient d'un mort est inutile, parce que le mort est comme s'il n'était pas <sup>5</sup>. Celui qui a la parole dans la bouche sans l'avoir aussi au cœur est ou un hypocrite ou un homme léger ; et qui l'a au cœur sans l'avoir sur les lèvres est une âme ou orgueilleuse ou timide.

### CHAPITRE XIII.

31. Bien que je me hâte, je ne dois pas passer tout à fait sous silence, la maison de l'obéissance, Béthanie, la bourgade de Marie et de

<sup>1</sup> Ps. XXVI, 3. — <sup>2</sup> *Ibid.*, CXL, 3. — <sup>3</sup> *Ibid.*, CX, 3. — <sup>4</sup> *Ibid.*, CXL, 4. — <sup>5</sup> Eccl., XVII, 26

Marthe, où Lazare fut ressuscité, où nous trouvons la figure des deux vies, de l'admirable clémence de Dieu envers les pécheurs, et de la vertu d'obéissance jointe aux fruits de la pénitence. Bornons-nous à dire brièvement que ni le zèle d'une sainte activité, ni le repos de la sainte contemplation, ni les larmes de la pénitence ne sauraient, hors de Béthanie, plaire à Celui qui a aimé l'obéissance au point de mourir plutôt que de la perdre, s'étant rendu obéissant à son Père jusqu'à la mort. Ce sont là les richesses de la parole du Seigneur que la parole prophétique nous promettait : *Le Seigneur consolera Sion et ses ruines ; il changera sa solitude en délices ; et son désert deviendra le jardin du Seigneur : on y rencontrera la joie, les transports, l'action de grâces et la louange* <sup>1</sup>. Ces délices du monde, ce trésor céleste, cet héritage des peuples fidèles, sont, mes frères, confiés à votre foi, à votre prudence et à votre courage. Or vous sauvegardez sincèrement et fidèlement ce divin dépôt, si, au lieu de vous appuyer sur votre sagesse et votre courage, vous ne comptez que sur le secours de Dieu, vous souvenant que ce n'est pas par sa propre force que l'homme est soutenu, et disant avec le Prophète : *Le Seigneur est mon appui* <sup>2</sup> ; et encore : *C'est pour vous que je conserverai ma force, parce que vous êtes mon défenseur ; la miséricorde de mon Dieu me préviendra* <sup>3</sup> ; ou encore : *Seigneur, donnez la gloire non à nous, mais à votre nom* <sup>4</sup>, afin qu'il soit béni en tout Celui qui dresse vos mains au combat, et vos doigts à manier l'épée <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Isaïe, LI, 3. — <sup>2</sup> Ps. XVII, 2. — <sup>3</sup> *Ibid.*, LVIII, 10, 11. — <sup>4</sup> *Ibid.*, CXIII, 9. — <sup>5</sup> *Ibid.*, CXLIII, 1.

FIN DE L'EXHORTATION AUX SOLDATS DU TEMPLE.